LE

JOURNAL DES SCAVANS

POUR

L'ANNE'E M. DCC. XL. DE'CEMBRE.



A PARIS,

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XL.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Décembre, 1740. 2143

INSTITUTIONS DE PHYSI-QUE. A Paris, chez Prault fils, Quai de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité, 1740. in-8°. pag. 450. sans une Table des Matieres, Planch. détach. x1. L'Ouvrage est orné de vignettes à la tête de tous les Chapitres.

ESPRIT Philosophique, toujours fort rare, se trouve néaumoins plus communément parmi les hommes que parmi les femmes. Les graces sont le partage de ce sexe aimable; & les graces, comme on sçait, ont peu de commerce avec la Philosophie; on seroit même tente de croire que la Philosophie & les Graces se donnent une exclusion réciproque, si quelques génies d'un ordre supérieur ne les avoient quelquefois réunies. Ces Institutions Philosophiques en sont nouvel exemple. On sçait qu'elles sont l'Ouvrage d'une Dame illustre 4 X iiij

Digitized by Google

2144 Journal des Sçavans; qui, en voulant se cacher au public, n'a réussi qu'à lui faire connoître sa modestie. Les Sciences lui auront ainsi la double obligation de contribuer à leur avancement par ses lumieres & par son exemple. Quel encouragement pour ceux qui les cultivent, de voir une Dame qui pouvant plaire dans le monde, a mieux aimé s'instruire dans la retraite, qui dans un âge où les plaisirs s'offrent en foule, présere à seur erreur malheureusement si douce, la recherche de la vérité toûjours si pénible, qui alliant enfin la force aux graces de l'esprit & de la figure, n'est point arrêtée par ce que les Sciences ont de plus abstrait? Que cette Dame nous pardonne un si foible éloge. Noure dessein, n'est pas de lui offrir un encens qu'une ame vraiment philosophe se contente de mériter; c'est l'honneur des Sciences, c'est leur progrès seul que nous avons en vûë. On trouve à la tête de cet Ou-

Decembre, 1740. 2145 vrage un Avant-propos qui prouve bien que la Philosophie n'a rien fait perdre aux graces. Madame *** l'a adresse à M. son fils. Ce qui rend les veilles de cette Dame plus estimables, & ce qui en est en même tems le plus doux fruit, un fils en est l'objet. Mere aussi tendre qu'éclairée, elle forme la raison de ce fils à mesure qu'elle se développe, elle ne se contente pas de lui inspirer le goût des Sciences. par son exemple, elle lui en applanit la route: en marchant devant lui & mesurant ses pas sur ceux de ce fils foibles encore, elle a-soin d'écarter, comme elle le dit elle-même, les épines qui pourroient blesser ses mains délicates. C'est pour lui qu'a été composé cet Ouvrage, c'est à lui qu'il est adresse. » J'ai toûjours pense, lui dit-» elle, que le devoir le plus sacré » des hommes étoit de donner à » leurs enfans une éducation qui » les empêchât dans un âge plus »-avancé de regretter leur jeunelle A X V

2146 Journal des Sçavans; » qui est le seul tems où l'on-» puisse véritablement s'instruire; » vous êtes, mon cher fils, dans " cet âge heureux où l'esprit com-» mence à penser, & dans lequel » le cesur n'a pas encore des pas-» sions assez vives pour le troubler: » c'est peut-être à present le seul » tems de votre vie que vous pou-»vez donner à l'étude de la nature, » bien-tôt les passions & les plai-» sirs de votre âge emporteront » tous vos momens & lorsque cet-» te fougue de la jeunesse sera » passée & que vous aurez payé à » l'ivresse du monde le tribut de » votre âge & de votre état, l'am-» birion s'emparera de votre ame, » & quand même dans cet âge » plus avancé & qui souvent n'en mest pas plus mur, vous voudriez » vous appliquer à l'étude des véri-» tables Sciences, votre esprit: " n'ayant plus alors cette flexibin lité qui est le partage des beaux » ans, il vous faudroit acheter par vune étude pénible ce que vous

Décembre, 1740. 2747

» pouvez apprendre aujourd'hui

» avec une extrême facilité. Je

» veux donc vous faire mettre à

» profit l'autore de votre raison &

» tâcher de vous garantir de l'i
» gnorance qui n'est encore que

» trop commune parmi les gens

» de votre rang, & qui est toûjours

» un défaut de plus & un mérite

» de moins.

» Il faut accoûtumer de bonne » heure votre esprit à penser & à » pouvoir se suffire à lui-même, » vous sentirez dans tous les tems » de votre vie quelles ressources & » quelles consolations on trouve » dans l'étude, & vous verrez » qu'else peut même fournir des » agrémens & des plaisers.

» Quoique l'Ouvrage que j'en» treprens (dit-elle plus bas) de» mande bien du tems & du tra» vail je ne regretterai point la pei» ne qu'il pourra me coûter & je
» la croïrai bien employée s'il peut
» vous inspirer l'amour des Scien» ces & le desir dé cultiver votre

4 X vj

4



» raison. Quelles peines & quels » soins ne se donne-t-on pas tous » les jours dans l'esperance incer- » taine de procurer des honneurs » & d'augmenter sa fortune de ses » enfans! La connoissance de la » vérité, & l'habitude de sa recher- » cher & de la suivre, est - elle » un objet moins digne de mes » soins! sur-tout dans un siècle » où le goût de la Physique entre » dans tous les rangs, & com- » mence à faire une partie de la » science du monde.

C'est donc M. son fils que Mad....

a eu principalement en vûe dans, ces Institutions Physiques, & pour les mettre à sa portée elle n'y a fait entrer que la Géométrie commune dont il est instruit, on sçait que la Géométrie la plus haute & la plus profonde est familiere à cette Dame, elle en recommande l'étude à M. son fils.

» C'est, lui dit-elle, la clèf de: » toutes les découvertes, & s'il y: » a encore plusieurs choses inexDécembre, 1740. 2149

» plicables en Physique, c'est qu'on

» ne s'est point assez appliqué à les

» rechercher par la Géométrie, &

» qu'on n'a peut-être pas encore

» été assez loin dans cette Science.

Mad..... donne ensuite une idée générale de l'état des Sciences avant Descartes.

» Jusqu'au dernier siècle les » Sciences ont été un secret impé-» nétrable auquel les prétendus » Sçavans étoient seuls initiés, c'é-» toit une espèce de cabale dont » le chiffre consistoit en des mots » barbares qui sembloient inven-» tés pour obscurcir l'esprit & » pour le rebuter.

» Descartes parut dans cette
» nuit profonde comme un Astro
» qui venoit éclairer l'Univers; la
» révolution que ce grand Homme
» a causé dans les Sciences est su» rement plus utile, & est peut» être même plus mémorable que
» celle des plus grands Empires »
» & s'on peut dire que c'est à Des» cartes que la raison humaine:

Joseph Journal des Sçavans,

moit le plus. Car il est bien plus

maisé de trouver la vérité quand

mon est une sois sur ses traces que

mode quitter celles de l'erreur. La

momente de ce grand Homme,

mas la Dioptrique, sa Méthode sont

modes chess-d'œuvres de sagacité

mouir qui rendront son nom immortel,

modes de l'erreures de sagacité

mouir qui rendront son nom immortel,

modes de l'erreures de sagacité

mouir qui rendront son nom immortel,

modes de l'erreures de sagacité

mouir endront son nom immortel,

modes de l'erreures de sagacité

mouir endront son nom immortel,

modes de l'erreures de sagacité

modes des chess-d'œuvres de sagacité

modes chess-d'œuvres de sagacité

mode

En esser nous devous non seulement à Descartes les sumieres qu'il
a répanducs sur toutes les Sciences, mais celles mêmes peut-être
des grands Hommes qui sont venus après lui: c'est avec ses armes
qu'on l'a combattu. » Nous nous
» élevons (dit Mad,...) à la con» noissance de la vérité comme ces
» Géans qui escaladoient les Cieux
» en montant sur les épanses les
» uns des autres.

Il ne faudroit donc pas, en s'élevant ainsi, croire être grand de



Décembre, 1740. 2151 sa propre grandeur, & soulet avec mépris, comme cela n'arrive que trop, les épaules sur lesquelles on est monté.

Mad.... donne ensuite à Monsieur son sils disserens avis excellens; l'orgueil des hommes met
souvent l'esprit de parti à la place
de l'amour de sa verité, c'est un
désaut contre sequel elle l'avertit
qu'il ne sçauroit trop être en garde, elle lui apprend en même tems
que le respect pour ses grands.
Hommes ne doit point être aveugle, parce que l'infaillibilité n'est
le partage d'ancun Philosophe.

» Quand je lis, dit-elle, Aristo» te, ce Philosophe qui a essuyé
» des fortunes si diverses & si in» justes, je suis étonnée de lui
» trouver quesquesois des idées si
» saines sur plusieurs points de
» Physique generale à côté des
» plus grandes absurdites, &
» quand je lis quesques-unes des
» questions que M. Newton a mises
» à la fin de son Optique, je suis

" frappée d'un étonnement bient different. Cet exemple des deux plus grands Hommes de leur sié" cle doit vous faire voir que lorse qu'on a l'usage de la raison, il ne faut en croire personne sur sa parole, mais qu'il faut toûjours parole, mais qu'il faut toûjours mant à part la consideration qu'un mom fameux emporte toûjours avec lui.

C'est une des raisons pour lesquelles Mad.... dit qu'elle n'a point chargé son Livre de citations, ne voulant point séduire par des autoritez; de plus, ajoûte-telle, il y en auroit trop eu.» La » Physique est un bâtiment im-» mense qui surpasse les forces » d'un seul homme, les uns y » mettent une pierre tandis que » d'autres bâtissent des aîles entie-» res, mais tous doivent travail-» ler sur les fondemens solides » qu'on a donnés à cet édifice dans » le dernier sécle par le moyen de "la Géométrie & des ObservaDécembre, 1740. 2153 » tions : il y en a d'autres qui le-» vent le plan du bâtiment, & je » suis du nombre des derniers.

Nous laissons juger à ceux qui liront l'Ouvrage, si l'idée que Mad. en donne n'est pas trop modeste. Il est composé de 21 Chapitres, dont plusieurs sont destinés à expliquer les principales opinions de Leibnitz sur la Métaphysique. C'est par où commence l'Ouvrage. » Plusieurs veritez de Physique, de » Métaphysique & de Géométrie » font évidemment liées entr'elles. " La Métaphysique est le faîte de » l'édifice, mais ce faîte est si élevé » que la vûc en devient souvent un » peu confuse. J'ai donc cru devoir, » (dit Mad..... à M. son fils) » commencer par le rapprocher de » votre vûc afin qu'aucun nuage » n'obscurcissant votre esprit vous » puissiez voir d'une vûc nette & » assurée les veritez dont je veux » vous instruire.

M. Volf, qu'on peut appeller le Philosophe du Nord, Disciple

1154 Joannal des Scavans, illustre du célébre M. Leibnitz 🕹 a fait plusieurs Ouvrages, dans lesquels il a entrepris d'établir les opinions de ce grand Homme sur la Métaphysique. C'est un enchaînement de propositions qu'il a prétendu rigoureusement démontrer suivant la méthode d'Euclide. Cette méthode a de grands avantages du côté de la solidité, il n'y en a point qui mene à la verité par un chemin plus sûr, mais il est en même tems si difficile que peu de Lecteurs ont le courage de le suivre. Mad.... n'en a point été effrayée; les grandes passions surmontent les grands obstacles; c'est dans les Ouvrages de M. Volf qu'elle a puisé les idées de M. Leibnitz sur la Métaphysique. Ces idées sont, dit-elle, encore peu connues en France, mais elles méritent assurément de l'être.

Des Principes de nos conneissances.

Le premier principe de nos con-



Décembre, 1740. 2155 noissances est, suivant Mad..... celui qu'elle appelle le principe de contradiction. C'est qu'une même chose ne peut pas en même tems être & n'être pas.

» Cet axiome est le fondement
» de toute certitude dans les con» noissances humaines, car si on
» accordoit une fois que quelquo
» chose pût exister & n'exister pas
» en même tems, il n'y auroit plus
» aucune vérité même dans les
» nombres, & chaque chose pour» roit être ou n'être pas, selon la
» fantaisse de chacun, ainsi 2 & z
» pourroient saire 4 ou 6 égale» ment & même à la sois.

Le principe de contradiction suffit pour toutes les véritez nécelfaires, c'est-à-dire, pour les véritez qui ne sont déterminables que d'une seule maniere. Dans la Géométrie, où toutes les véritez sont de ce genre, on n'en employe pas d'autre, car, par exemple, dans un triangle la somme des angles n'est déterminable que d'une seule

21 fe Journal des Squians; maniere, ils sont nécessairement égaux à deux droits, mais il n'en est pas de même des véritez consingentes, c'est-à-dire, par rapportaux choses dont l'état n'est pas fixe & déterminé par leur nature, par exemple, une table peut être ronde ou quarrée, le principe de contradiction ne peut pas apprendre pourquoi elle est ronde ou quarrée, parce qu'il y a une égale possibilité à l'un & à l'autre, il faut donc avoir recours à un autre principe, & ce principe est celui de la raison suffisante c'est-à-dire, une raison qui fasse comprendre pourquoi & comment une chose qui peut disseremment exister, existe d'une façon plûtôt que d'une autre.

» Si on vouloit nier ce grand » principe on tomberoit dans d'é-» tranges contradictions, car dès » que l'on admet qu'il peut arriver » quelque chose sans raison suffi-» sante, on ne peut assurer d'au-» cune chose qu'elle est la même Décembre, 1740. 2157

" qu'elle étoit le moment d'aupa" ravant, puisque cette chose

" pourroit se changer à tout mo" ment dans une autre d'une autre
" espece. Ainsi il n'y auroit pour
" nous de veritez que pour un in" stant.

"Sans le principe de la raison "suffisante on ne pourroit plus di"re que cet Univers dont toutes "les parties sont si bien liées en"tre elles, n'a pû être produit que "par une Sagesse Suprême, car "s'il peut y avoir des effets sans "raison suffisante, tout cela eût "pû être produit par le hazard,

» c'est-à-dire, par rien,

C'est par ce principe qu'Archiméde a démontré qu'une balance à bras égaux chargée de poids
égaux demeureroit en équilibre,
parce qu'il n'y auroit pas de raison
suffisante pourquoi l'un des bras
descendroit plûtôt que l'autre,
Mais M. Leibnitz est, suivant
Mad..., le premier qui a énoncé
distinctement ce principe, & l'a

introduit dans les Sciences en quoi elle prétend qu'il leur a rendu un grand service; ce principe étant, dit-elle, le seul fil qui puisse nous conduire dans ces labirinthes d'erreurs que l'esprit humain s'est bâtis pour avoir le plaisir de s'y égarer.

Ce principe bannit de la Philofophie toutes ces causes qui n'étant que des mors vuides de sens, ne peuvent faire comprendre comment & pourquoi un tel esset s'opere par elles. Telle est, par exemple, l'ame végétative qu'on donnoit autresois aux Plantes, telle est de nos jours l'attraction, si on prétend la donner pour cause.

Du principe de la raison suffisante naissent deux autres principes. Le premier est celui que M. de Leibnitz appelle le principe des indiscernables. » Ce Principe banmit de l'Univers toute matiere similaire, car s'il y avoit deux parties de matiere absolument similaires, en sorte qu'on pût mettre l'une à la place de l'autre plans qu'il arrivât le moindre

Décembre, 1740. » changement (car c'est ce qu'on " entend par entierement sembla-"ble) il n'y auroit point de raison » suffisante pourquoi l'une des » particules seroit placée dans la " Lune, par exemple, & l'autre "sur la terre, puisqu'en les chan-» geant & mettant celle qui est » dans la Lune sur la Terre, & » celle qui est sur la Terre dans la » Lune, toutes choses demeure-» roient les mêmes. On est done » obligé de reconnoître que les » moindres rties de matiere sont » difcernables ou chacune infi-» niment differente de toute autre » & qu'elle ne pourroit être em+ » ployée dans une autre place que » celle qu'elle occupe sans déranmger tout l'Univers. Ainsi chaque » particule de matiere est destinée » à faire l'effer qu'elle produit, & » c'est de-là que naît la diversité e qui se trouve entre deux grains » de fable comme entre notre » Glube & celui de Saturne, larepublic nous fait voir que la Sa-» gesse du Créateur n'est pas moins

2560 Journal des Sçavans, » admirable dans le plus petit être » que dans le plus grand.

Mad.... dit que M. de Leibnitz eut le plaisir de voir consirmer
cette vérité par les yeux même de
ceux qui la nioient. Madame l'Electrice d'Hanover & ce grand Philosophe se promenoient ensemble
dans les Jardins d'Heurenausen, &
il seroit dissicile de décider à qui de
la Princesse ou du Philosophe cette
promenade faisoit le plus d'honneur. M. Leibnitz assura qu'on ne
trouveroit pas deut feuilles semblables, plusieurs Courtisans passerent inutilement la journée à en
chercher qui le sussent.

Le second principe qui découle de celui de la raison suffisante, & qui est d'une très-grande sécondité dans la Physique, c'est la Loi de continuité. Rien ne se fait par sault dans la nature, & un être ne passe d'un état à un autre qu'après avoir parcouru tous les états intermédiaires. » En esset, chaque » état dans lequel un être se trouve

Decembre, 17404 n doit avoir sa raison suffisante » pourquoi cet être se trouve dans » cet état plûtôt que dans tout auntre, & cette raison ne peut se strouver que dans l'état antécel-» dent. Cet état antécedent con-» tenoit donc quelque chose qui a » fait naître l'état actuel qui l'a » suivi, en sorte que ces deux » états sont tellement lies ensem-» ble qu'il est impossible de mettre o un autre frat entre deux y car » s'il y avoit un état possible entre " l'état actuel & celui qui l'a pré-» cedé immédiatement la nature » auroit quitté le premier état sans » être encore déterminée par le lesond à abandonner le premier. ... Il n'y auroit donc point de rai-» son suffisante pourquoi elle pas-» seroit plûtôt à cet état qu'à tout » autre état possible, ainsi aucun » être ne passe d'un état à un autre » sans passer par les états intermediaires, de même que l'on » ne va point d'une Ville à une parçourir le chemin Décemb. 4 Y

2162 Joannal des Scienciaes voui est entre deux. Mad.... donne pluseurs exemples de l'observation de cette Loi Plans to nature, & fair voir quick de vilieu dans les cas qui l'on croicote le plus qu'elle oft violée 11211Dd'Existence de Dieu. III Vojći la latemontration Med... en donne." s 19. Quelque chole existe, puiso que fexille. Paisque quelque chose rexiste, il faut que quesque chose mait existé de toute éternité, sans rela il faudroir que le néant, qui wiest qu'une négation, eut pro-» dux tout ce qui existe, ce qui est mune contradiction dans les testmes, car c'est dire qu'une chose vaété produite, & ne reconnoctie encependant aucune caule de son o existence. of it since is " 1º. L'Eure qui ajenifie de ton-

Decembre , 1740.1 onte éternité doit exister nécessaio rement, & ne tenir fon existenli ce d'ancune cause, car s'il avoit o reçu son existence d'un autre vêtre, il faudroit que cet autre Dêtre existat par lui-même, & » alors c'est lui dont je parle, & we'est Dieu, on bien il tiendroit » fon existence d'un autre ; on » voit aisement qu'en remontant a ainh à l'infini, il faut arriver à wun être nécessaire qui existe par s lui-môme, ou bien admettre une » chaîne infinie d'êtres, lesquels " pris tous ensemble n'auront au-» cune cause extorne de leur exi-» stence (puisque tous les êtres enwithent dans cette chaîne infinie) » & qui , chacun en particulier, » n'en auront aucune cause intera ne, puisqu'aucun n'existe par luimême, & qu'ils tiennent tous » l'existence les uns des autres » dans une gradation à l'infini. a Ainfi c'est supposer une chaîne or d'êtres qui séparément ont été is produits par une cause, & qui 4 V ij

Journal des Scavans; 2164 » tous ensemble n'ont été pro-» duits par rien, ce qui est une » contradiction dans les termes. Il » y a donc un être qui existe néso cessairement, puisqu'il implique » contradiction qu'un tel être n'e-» xifte pas. " 4°. Tout ce qui nous environme naît & périt successivement; » rien ne jouit d'un état nécessaire, » tout se succede, & nous nous » fuccedons nous-mêmes les uns » aux aurres. Il n'y a donc que de la » contingence dans tous les êtres » qui nous environnent pecest-à-» dire, que le contraire est égale-» ment possible , & n'implique » point contradiction (car c'est ce » qui distingue un être contingent » d'un être nécessaire). » 5°. Tout ce qui existe a une raison suffisante de son existence, » ainsi il faut que la raison suffisan-» te de l'existence d'un êrre soit n dans lui ou hors de lui. Or la » raison de l'existence d'un être » contingent ne peut être dans lui,



Décembre, 1740. 2165

" car s'il portoit la raison suffisan" te de son existence en lui, il se" roit impossible qu'il n'existat pas
" ce qui est contradictoire à la dé" finition d'un être contingent. La
" raison suffisante de l'existence
" d'un être contingent doit donc
" nécessairement être hors de lui,
" puisqu'il ne sçauroit l'avoir en
" lui-même.

" 6°. Cette raison suffisante ne
" peut se trouver dans un autre
" être contingent, ni dans une
" fuite de ces êtres, puisque la
" même question se retrouvera
" toûjours au bout de cette chaîne
" quesque soin qu'on la puisse
" étendre. Il faut donc en venir à
" un être nécessaire qui contienne
" la raison suffisante de l'existence
" de tous les êtres contingens &
" de la sienne propre, & cet Etre
" c'est Dieu.

Mad.... fait voir ensuite que les attributs de cet Etre Suprême sont une suite de la nécessité de son existence, elle les en déduit

4 Y iij

fuccessivement. Elle embrasse l'opinion de M. Leibnitz au sujer de
ce monde. Il pensoit ainsi que le
P. Malbranche, que ce mondeci étoit le meilleur de tous les
mondes possibles, celui où il regne le plus de varieté avec le plus
d'ordre & où le plus d'esses sont
produits par les loix les plus simples. Cette idée qui est grande répond aux objections tirées des
maux qui arrivent dans le monde,
objections qui ne prouvent que
les bornes de notre esprit.

" Il est vrai que nous ne pou"vons voir tout ce grand tableau
" de l'Univers, ni montrer en dé"tail comment la perfection du
"tout résulte des imperfections
"apparentes que nous croyons
"voir dans quelques parties; mais
"c'est qu'il faudroit pour cela se
"representer l'Univers entier &
"pouvoir le comparer avec tous
"les autres Univers possibles, ce
"qui est un attribut de la Divinité.

Décembre , 1740. 2162

CHAPITRE HIM.

De l'Essans, des Auributs & des

Nous observons dans les cress mi nous environnent des détérmis nations constantes de des détermis nations vaciables. Ilsont des qualitez permanentes, ils en ont d'auv tres qui changent. Parmi les dés terminations conflantes il year a quelques-unes qui dépendent tels lement des autres qu'elles en sout une suite nécessaire & que celles-la posces, celles-ci le sont aussi. A l'égard des déterminations variables, elles ne sont point nécessais rement liées aux déterminations constantes, autrement elles ne sol roient pas variables, mais elles n'om rien qui repugne aux dérerà minations conftantes, en forté qu'elles peuvent sublister ensembles. n'ayant rien qui s'entredétruise. Quand on yeur examiner ce qui-

4 Y iiij

zie Journal des Seavans; constitue un être, ce n'est point les déterminations variables qu'il faut considerer, son essence ne pouvant consister dans ce qui peut se trouver dans l'être ou ne s'y trouver pas sans que l'être cesse d'exister. Mone faut pas s'arrêter non plus aux déserminations constantes qui sont elles-mêmes déterminées par d'autres déterminations primitives, mais il faut remonter aux déterminations constantes qui n'en supposent point d'autres dont elles soient une dérivation, ce sont elles qui constituent l'essence d'un être, ses aptributs sont toutes les déterminations: qui sont une suite nécessaire de son essence, celles qui ne sont pas une suite de l'essence, mais qui n'y repugnent point, font ser modes.

Ainsi la possibilité des modes a saraison suffisante dans l'essence de l'être, mais les attributs y ont de plus la raison suffisante de leur actualité. On ne peut donc supposer d'attributs à un être que ceux qui

Décembre, 1740. 2169 sont nécessairement liés à son essence, parce qu'autrement on ne pourroit concevoir comment cet attribut s'y trouveroit, & qu'il n'auroit par conséquent pas de raison sussissant de son actualité, c'est par cette raison que M. Loke avoitant que la pensée n'est point sondée dans l'essence de la matiere, n'a pas dû dire que Dieu a peut-être donné à la matiere t'attribut de la pensée:

Mad... fait voir ensuite que les essences des choses ne sont point arbitraires & ne dépendent point de Dieu, ce qui est dire simplement que Dieu ne peut pas les contradictoires. » On doit donc » dire que l'actualité des choses » dépend de Dieu, car ayant don- » né l'existence à ce monde plû- » tôt qu'à tout autre monde possible, le monde existe parce que » Dieu l'a voulu & un autre exi- » steroit s'il l'avoit voulu autre- » ment, mais la possibilité des » choses a sa source dans l'enten-

4 Y. V

Journal des Scavans, 1170 so dement de Dieu qui a conçu ne » cessairement tout ce qui est pos-» fible de toute éternité, mais non pas dans la volonté qui ne peut » le déterminer que conséquem+ » ment à ce que son entendement o se represente. Ainsi on ne doit prien admettre comme vrai en » Philosophie quand on ne peut andonner d'autre raison de sa possi-» bilité que la volonte de Dieu, » car cette volonte ne fait point ocomprendre comment une choie: » est possible.

Mad. .. examine à la fin de ce Chapitre les différentes définitions que les Scolastiques : Descartes & Locke ont données de la substance, elle ne les trouve pas satisfaisantes : voici celle qu'elle en données de le même. » On peut, dit - elle, » la définir ce qui conserve des déminations essentielles & des » attributs constans ; pendant que ples modes y varient & se sucre pendant que per dent, c'est à dire, un sujet du prable & modifiable, carentant

Décembre, 1749. 2171

no qu'il a une essence & des prono prietez qui en découlent il dure
no & continue d'être le même, &
no en tant que ses modes varient il
no est modifiable.

CHAPITRE IV.

Des Hypothéses.

Mad ... établit dans ce Chapia tre la nécessité des Hypothéses, ce font des échaffauts inutiles lorsque le bâtiment est fini, mais fans lesquelles on n'auroit pû l'élever; elle fait voir par differens exemples combien elles ont fervi au progrès des Sciences & de l'Aftronomie singulierement, elle convient qu'on peut en abuser & elle marque les bornes qu'on doit s'y prescrire, mais quand on en fait un bon usage elle prétend que c'est un des grands moiens de l'Art d'inventer. Ce Chapitre nous a paru très - bien fait, mais nous ne nous y arrêterons pas, le peu 4 Y vi

d'étendue qu'il faut donner à un Extrait nous forçant de choisir ce qu'il y a de plus singulier dans l'Ouvrage.

CHAPITRE V.

De l'Espace.

L'espace est-il un être absolu & distinct des corps qui y sont placés, ou l'espace n'est-il rien que l'ordre même des choses entant qu'elles coexistent? Le premier sentiment a été soûtenu par Epicure, Démocrite & Leucippe, Galsendi la renouvellé, Locke l'a suivi. M. Keil & les autres Disciples de Locke ont prétendu que la matiere étoit parsemée de petits espaces absolument vuides. L'autorité de M. Newton n'a pas peu. servi à accréditer cette opinion, & M. Clarke l'a soûtenue contre M. de Leibnitz qui pensoit que l'espace n'étoit que l'ordre des choses coexistantes.

Dicembre, 1740. » Il est certain (dit Mad....) » que si on consulte le principe de » la raison suffisante que j'ai établi u dans le premier Chapitre on ne » peut pas se dispenser d'avouer moue M. de Leibnitz avoit raison » de bannir l'espace absolu de l'U-» nivers & de regarder l'idée que » quelques Philosophes croyent » en avoir comme une illusion de » l'imagination : car non seule-» ment il n'yoauroit aucune raison » de la limitation de l'étendue; » mais si l'espace est un être réel » & subsistant sans les corps & » qu'on puisse les y placer, il est » indifferent dans quel endroit de » cet espace similiaire on les place; » pourvû qu'ils conservent le mê-» me ordre entre eux; ainsi il n'y » auroit point en de raison suffi-» sante pourquoi Dieu auroit pla-» cé l'Univers dans la place où il » est maintenant plûtôt que dans » tout autre, puisqu'il pouvoit le » placer dix mille lieues plus loin, » mettre l'Orient où est l'Occidents,

2174 Journal des Scavatis. sou bien il pouvoit le renverser, # faisant garder aux choses la mêis me fituation entr'elles. " » M. Clarcke sentit bien la for-» ce de ce raisonnement, & il ne p put y opposer autre chese si-non » que la simple volonte de Dieu révoit la raison suffisante de la » place de l'Univers dans l'espace. * & qu'il n'y en avoit point d'anartre; mais on sent bien que cet maveu fait crouler son opinion & » découvre le foible de sa cause; » car Dieune sçauroit agir sans des of raisons prises dans son entende-#ment de la volonté doit toûjours ete déterminer avec raison. Ainsi » être obligé de recourir à une p volonté arbitraire de Dien la v quelle n'est point fondée sur une raison suffisante, c'estrêtre reduit và l'absurde. Ainsi la raison de la ir place de l'Univers dans l'espace musi celle des limites de l'évendue e n'étant ni dans les chosesmemes mi dans la volonté de Dieu on er duit conclurre que l'Hypothélo

Decembre , 1740. 2175 or du vuide est fausse & qu'il n'y ena point dans la nature.

Mad. . . répond enfuite aux principales objections qu'on fait contre le plein. Elle admet une matiere très-fine & mue en rout sens avec une telle rapidité qu'elle mapporte aucune reliftance fenfible au mouvement des corps places dans certe matiere. Ainfi, ditelle, on aura un vuide physique qui est tout ce que prouvent les experiences dont on fait des objections invincibles contre le plein. Il n'y a donc point de vuide réel d'un espace absolu & distinct des

& l'idée que nous croyons avoir corps est une illusion de norre esprit. Voici comme Mad. ... prerend que cerre idee se forme.

" Nous fentous que lorsque os nous confiderons deux choles so comme differentes & que nous/les « adistinguons l'une de l'autre, nous -» les plaçons dans notre esprit l'usone hors de l'autre. Ainsi nous + voyous comme hors de nous :



2176 Journal des Sçavans;

» tout ce que nous regardons com-» me different de nous. Les exem-» ples s'en presentent en foule. Si .» nous nous representons dans no-» tre imágination un édifice que " nous n'avons jamais vû, nous » nous le representons comme » hors de nous quoique nous sça-» chions bien que l'idée que nous » en avons existe en nous, & qu'il "n'y a pent-être rien d'existant de » cer édifice hors de norre idée : » mais nous nous le representons " comme hors de nous, parce que » nous seavons qu'il est different » de nous, de même innous nous » representans idealement deux » hommes ou que nous répétions » dans votre esprit la représenta-» tion du même homme deux fois, » nous les plaçons l'un hors de » l'autre, parce que nous ne pou-» vons point forcer notre esprit à wimaginer qu'ils sont deux & un » en même tems.

» Il suit de-là que nous ne pouvons point nous representer pluDécembre, 1746. 2177

s'heurs choses différentes comme

s'faisant un, sans qu'il en résulte

s'une notion attachée à cette di
versité & à cette union des chos

s'es, & cette union nous la nom
mons étendue : ainst nous don
mons de l'étendue à une ligne

nons de l'étendue à une ligne

entant que nous faisons attent

nous don
tion à plusieurs parties diverses

que nous voyons comme existant

les unes hors des autres, qui sont

unies ensemble & qui font par

cette raison un seul tout.

Nous nous formons donc l'idée de l'étendue, suivant Mad.... en considerant la pluralité des choses & leur union sans faire attention aux autres qualitez qu'elles peuvent avoir.

» Lorsque nous nous sommes » ainsi formé dans notre imagi
» nation un être de la diversité de
» l'existence de plusieurs choses &
» de leur union, l'étendue qui est
» cet être imaginaire nous paroît
» distincte du tout réel dont nous
» l'avons séparée par abstraction ;



1478 Journal des Spavans 4& nous nous figurons qu'elle peut sublisser par elle même. e parce que nous n'avons point » besoin pour la concevoir » autres déterminations que les » êtres que l'on ne considere qu'mentant qu'ils sont divers & unis peuvent renfermer : car notre s esprit appercevant à pare les » déterminations qui constituent » cet être idéal que nous nommons * étendue, & concevant ensuite » les autres qualitez que nous en " avons séparées mentalement & * qui ne sont plus partie de l'idée » que nous avons de cer être, il nous semble que nous portons v toutes ces choses dans cet être » idéal, que nous les y logeons & rque l'étendue les reçoit & les » contient comme un vale reçoit s la liqueur qu'on y verse. Ainsi rentant que nous confiderons la » possibilité qu'il y a que plusieurs » choles differentes puillent exister vensemble dans cet être abstrait y que nous nommons étendué,

mous nous formons la notion de l'espace qui n'est en esset que celle de l'étendue jointe à la posn'hibilité de rendre aux êtres coexin'hibilité de rendre aux êtres coexin'hibilit

aussi similaire & indiscernable.

Mad......) de désinir l'espace.

Pl'ordre des coexistans, c'est-a
dire, la ressemblace dans la ma
nière de coexister des êtres, car

l'idée de l'espace naît de ce que

l'ine hors de l'autre, & que l'on

l'une hors de l'autre, & que l'on

le represente que cette coexi
l'une hors de l'autre, & que l'on

le represente que cette coexi
l'une de plusieurs êtres produit

un certain ordre ou ressemblan
blance dans leur manière d'exi
l'espace de plusieurs êtres produit

un certain ordre ou ressemblan
blance dans leur manière d'exi
l'espace de plusieurs êtres produit

l'espace de l'espace naît de ce que l'en

l'espace de l'espace naît de ce que l'en

l'espace de l'espace naît de ce que

l'espace naît de ce que

l'espace de l'espace naît de ce que

l'espace naît de ce

Nous renvoyons à l'Ouvrage même ceux qui voudront appro-



1180 Journal des Squans; fondir cette idée qui est fort abstraite, elle y est beaucoup plus developpée qu'elle ne peut l'être ici.

CHAPITRE VL

Du Tems.

Les notions du tems & de l'elpace ont, dit Mad... beaucoup
d'analogie entr'elles. Dans l'espace on considere simplement l'ordre
des coexistans entant qu'ils coexistent, & dans la durée l'ordre des
choses successives entant qu'elles
se succedent en faisant abstraction
de toute autre qualité interne que
de la simple succession.

Mad....fait voir d'abord qu'on ne peut régarder le tems comme un être absolur sans tomber dans les mêmes difficultez qui ne permettent pas de faire un être absolu de l'espace. Il n'y auroit pas de raison suffisante pourquoi Dieu autoit créé le monde dans un tems plûtôt que dans un autre. Elle explûtôt que dans un autre. Elle ex-

Décembre, 1740. 2181 plique ensuite comment nous nous formons l'idée du tems.

» Lorsque nous faisons atten-» tion à la succession continue de » plusieurs êtres, & que nous » nous representons l'existence du » premier A distincte de celle du " second B, & celle du second B » distincte de celle du troisième C, » & ainsi de suite. & que nous » remarquons que deux n'existent jamais ensemble, mais que A » ayant cesse d'exister B lui succe-» de aussi-rôt, que B ayant cesse » C lui succede, &c. Nous nous » formons une notion d'un être » que nous appellons Tems; & mentant que nous rapportous l'ea xistence permanente d'un être à » ces êrres successifs, nous disons squ'il a duré un certain tems entant " qu'on le represente que cer être » qu'on considere coexiste à plu-» sieurs autres qui se succedent,

» lorsqu'il coexiste à plusieurs au-» tres êtres successifs dans une sui-» te continue, &c.

Digitized by Google

2182 Journal des Scavans;

Ainsi, suivant Mad. l'esprit ne considere dans la notion du tems que les êtres en général, il fait abstraction de toutes les déterminations qu'ils peuvent avoir & se les represente seulement comme non coexistans, c'est-à dire, comme ayant une existence successiwe, en sorte que l'un n'existe pas avec l'autre.

» De cette maniere en le forme soun être idéal que l'on fair confission de la sun flux uniforme & qui so doit être semblable dans toutes les parties, puisque pour le fots mer on employe pour chaque se être la même notion arbitraire, so sans rien déterminer de sa natu
» re, & que l'on ne considere dans se tous tes êtres que leur existence se successive sans se mettre en pei
» ne comment l'existence de l'un prime sant mattre celle du suivant.

La notion du tems naît, suivant Mad.... de la succession de nos idées & non du mouvement des corps extériours, comme l'ont pré-



Decembre , 1740. 1883 tendu quelques Philosophes. Cat certainement, dit-elle, je poutcois ne jamais remuer de ma place & avoir des idées successives, or j'existerois pendant un certain rems, & faurois une idée de la Murée de mon être par la succession de mes idées, quand même je ne me ferois jamais muë, 🏖 que je n'aurois jamais vû de corps en mouvement. Elle prétend qu'au contraîre c'est la succession de nos idées qui nous donne l'idée du mouvement, & voilà pourquoi nous n'avons point l'idee du mouvement, en regardant la Lune ou l'aiguille d'une montre, la lentout du mobile le faisant paroître dans te inême point pendant que nous avons une longue wecellion d'idées.

On a confondu le tems avec le mouvement, parce qu'on ne l'a pas allez distingué de les melures, mais on devoit d'autant moins l'y confondre qu'il n'y a se qu'il ne pent point y avoir de melures

2584 Journal des Sçavans; du tems exactement justes.»Car on » ne peut appliquer une partie du » tems à lui-même pour le mesurer, » comme ou mesure l'étendue par » des pieds & des toises qui sont » elles-mêmes de l'étendue. Chaso cun a sa mesure propre du tems » dans la promptitude ou la lenviteur avec laquelle ses idées se » succedent, & c'est de ces disse-» rentes vîtesses dont les idées se » succedent en disserentes personpines & dans la même personne » en differens tems que sont ve-» nues plusieurs façons de s'expri-» mer comme celle-ci, par exem-» ple, j'ai trouvé le tems bien long, » car le tems nous paroît long lorsp que les idées se succedent sentea ment dans notre esprit.

CHAPITRE VII.

Des Elémens de la Matiere.

Nous voici arrivés aux fameules Monades de M. Leibnitz, c'est-àdire, Décembre, 1740. 2185 dire, aux êtres simples dont il prétend que tous les autres sont composés.

» Tous les corps sont étendus en is longueur, largeur & profondeur, ... or comme rien n'existe sans une ., raison suffisante, il faut que cetso te étendue ait sa raison suffisante » par laquelle on puisse compren-" dre comment. & pourquoi elle ... est possible, car de dire qu'il y a ... de l'étendue parce qu'il y a de ... petites parties étendues, ce n'est " rien dire, puisqu'on fera la mê-- me question sur ces petires parso ties que sur le tout, & que l'on .» demandera la raifon suffisante de voleur étendue. Or comme la rain son suffisante oblige d'alléguer » quelque chose qui ne soit pas la » même que celle dont on deman-» de la raison, puisque sans cela » qu ne donne point de raison suf-» filante, & que la question demeure toûjours la même, si l'on » veut satisfaire à ce principe sur " l'origine de l'étendue, il faut en Décemb.



2186 Journal des Seaudns,

» venir enfin à quelque chose de non étendu, & qui n'ait point » de parties pour rendre raison de pecaniel étendu & qui a des parties, or un être non étendu & plans parties est un être simple. » Donc les compoles, les êtres sétendus existent parce qu'il y a

4) des êtres simples,

Il faut avoüer, die M.... que cotte conclusion étonne l'imaginasion, & elle a raison sans doute, car comment concevoir que des êtres non étendus forment de l'érendue ? cependant les êtres étendus & composés doivent trouver deur raison suffisance dans les êtres simples. Cette raison suffisantes'y trouve en effet, suivant M. de Leibnitz. Pour comprendre qu'elle elle est il faut se rappeller la façon dom nous avons expliqué dans le Ch. 5, que se formoit en nous l'idée de l'étenduë. » En examinant cette » idée avec les yeux de l'entende-» ment nous serons obligés de re-» connoître qu'elle n'est qu'un phé-



Décembre, 1740. 23.57 noméne, une abstraction de plu-, sieurs choses réelles par la confu-" sion desquelles nous formons " cette idée d'étenduc. C'est de cetn te consusion que naissent presque " tous les objets qui tombent sous " nos sens & dont les réalitez sont » souvent infiniment differentes » des apparences. Ainsi si nous , pouvions voir distinctement tout » ce qui compose l'étenduë, cette " apparence d'étendue qui tombe a sous nos seus disparoîtroit, & m notre ame n'appercevroit que » des êtres simples existans les uns , » hors des autres, de même que » si nous distinguions toutes les » petites portions de matiere difseremment mue qui composent » un portrait, ce portrait qui n'est n qu'un phénomene disparoîtroit » pour nous. Ainsi la même confu-" sion qui est dans nos organes & » qui fait que de la ressemblance odiun vilage humain résulte l'as-" semblage de plusieurs portions » de matiere differemment mucs 4 Z 1

.2188 Journal des Sçavans;

» dont aucune n'a de rapport au » phénomène qui en résulte pour » moi, cette même confusion fait » que le phénoméne de l'étendue » résulte pour nous de l'assemblage » des êtres simples & de leurs dif-» ferences internes, mais comme » il est impossible que nous nous » representions l'état interne de » tous les êtres simples duquel ce-» pendant le phénoméne de l'éten-» due dépend, toute perception » des réalitez nous doit échapper » par notre nature; & il ne nous » reste des idées confuses que nous » avons de chacun de ces êtres » simples qu'une idée de plusieurs » choses coexistantes & liées en-» semble sans que nous sçachions » distinctement comment » sont liées, & c'est cette idée cons fuse qui fait naître le phénomé-» ne de l'étenduë.

Les êtres simples n'ont point de parties, ils sont par conséquent rindivisibles, ils n'ont point non plus de sigure, la sigure étant l'é-

Decembre, 1740. tenduë limitée. Les êtres simples sont encore infiniment differens les uns des autres, c'est une conséquence du principe des indiscernables que nous avons établi dans le premier Chapitre: on doit' trouver dans les êtres simples la raison suffisante de tout ce qui se' passe dans les êtres composés, or' se fait dans ceux-ci un changement continuel, il y a donc une action qui opere changement & une! force quelconque qui est le principe de cette action. Mais ce principe doit être dans les êtres simples; les êtres simples sont donc doüés d'une force par laquelle ils tendent continuellement à agir & ils agissènt réellement lorsqu'il n'y a point de refistance. » Or comme, » l'experience prouve que la for-» ce des êtres simples se déploier » continuellement, puisqu'elle » produit des changemens sensi-) » bles à chaque instant dans les » composés, il s'ensuit que chaque * être simple est en vertu de sa na-4 Z iij

noture & par sa force interne dans un mouvement qui produit en lui des changemens perpétuels & une succession continuë, & que non état interne & la suite des noture de l'état interne & des successions qu'il éprouve different de l'état interne & des successions qu'éprouve tout autre ne être simple dans l'Univers en tier.

Tout change, mais rien ne perit, les êtres simples dont les composés résultent ont donc desdéterminations constantes pendant qu'ils en ont d'autres qui varient continuellement. Ce sont donc des substances ou plûtôt ce sont les seules substances qu'il y ait, on a vû que par leur nature il y avoit dans les êtres simples une force active, un principe interne de mouvement, & voilà pourquoi M. de Leibnitz disoit que le véritable caractère de la substance est d'agir, qu'elle se distingue des accidens par l'action & qu'il est impossible de la concevoir sans force.

Decembre , 1740. 2191 Par le principe des indiscernables chaque êtte simple est different l'un de l'autre, & la place que chacun d'eux occupe dans l'Univers est liée nécessairement à celle des autres, en sorte que dans l'Univers tout est dans une dépendance mutuelle, c'est une machine dont toutes les parties ont un rapport nécessaire entr'elles. M. de Leibnitz en concluoit que tout étant plein, notre Ame devoit avoir continuellement une reprefentation de tout l'Univers & de rous les changemens qui y arrivent, representation à la vérité extrêmement obscure; en effet tout étant plein, nous devons recevoir des impressions plus ou moins foibles de toutes les parties de l'Univers, & recevoir en consequence des idées plus ou moins sensibles des effets qui s'y operent. C'est ainsi qu'une pierre jettée dans l'Océan y produit des ondes décroissantes à l'infini, mais qui ne font plus sensibles à une certaine

4 Z iiij

2192. Journal des Sçavans; distance. Ceste idée est extrêmement bien développée par Mad....

CHAPITRE VIII.

De la nature des Corps.

Descartes, le P. Malbranche & tous leurs Sectateurs ont fait consister l'essence du corps dans l'étenduc; la matiere n'étoit, selon eux; que l'étendue disseremment combinée dont ils faisoient une substière par la nature n'avoit aucunprincipe d'action, Dieu seul agissoit suivant des Loix générales,
qu'il s'étoit prescrites, & les corpsn'étoient que des causes occasion-,
nelles des changemens qui arrivoient en eux.

Suivant Mad... ce Système est renversé par le principe de la raison suffisante. » Car si l'essence du so corps consiste dans la simple se étendue, & qu'il n'y ait point de se différences internes dans les par-

1 ... i 4



Décembre ; 1740. 2193 » ties de la matiere qui les distin-» guent réellement, la matiere est » similaire & une de ses parties ne » differe de l'autre que par la posi-» tion, comme les Cartésieus l'a-» vouent eux mêmes. Or nous » avons vû que le principe de la » raison suffisante ne souffre point » dans l'Univers de matiere simi-» laire & qui ne soit pas distinguée: » par des qualitez internes; Ainsi: » l'essence du corps ne peut conti-» ster dans la simple étendue, puis-» qu'il est nécessaire pour satisfaire » re au principe de la raison suffi-» sante d'accorder une difference » originaire dans les parties de la » mariere qui lui soit aussi essentiel-» le que l'étendue même.

» Il faut donc qu'il y ait quelque » chose dans la matiere d'où cette » difference interne tire son origi- » ne, mais elle n'en peut point » avoir d'autre que la force interne » ou tendante au mouvement qui » est dans toute la nature, & qui » se diversifiant à l'infini met une

4 Z V

21 94 Journal des Sçavans,

22 différence réelle entre toutes les22 parties de la matiere, en sorte
23 qu'il est impossible de mettre l'u24 ne à la place de l'autre, parce
25 qu'il n'y en a pas deux qui ayent
26 par conséquent la 27 même forme, car toute forme
27 suppose du mouvement, & par
28 par conséquent de la force. La force
29 est doncaussi nécessaire à l'essen20 ce du corps que l'étendue.

Voici donc, suivant Mad.....
deux proprietez du corps, l'étenduë:
& le pouvoir d'agir, elle prétendiqu'il faut y en ajoûter une troisiéme qui est la force d'inertie.

» La raison nous montre, dit» elle, & l'experience nous con
» firme une autre proprieté des
» corps, c'est celle de résister ou
» la force passive, car en raison
» nant d'après la force active qui
» est dans les corps, on ne voit
» pas sur quoi elle agiroit si les
» corps n'étoient pas resistant,
» puisqu'il n'y auroit point alors.

Décembre, 1740. 2195 se de raison suffisante de leur acstion.

Mad... rapporte encore differentes raisons pour établir la force passive ou d'inertie. » Sans cette » force aucune des loix du mouvement ne pourroit sublister, & » tous les mouvemens se feroient » sans raison suffisante, car des » qu'on admettroit que la matiere » fût lans reliftance ou force d'iner-"tie il n'y auroit plus de proportion "entre la cause & l'effer, & l'on "ne pourroit point juger de ce "qu'un corps a une telle quantité » de mouvement & une telle malle s qu'il a fallu une telle force pour » le lui communiquer. Car le plus » grand corps & le plus petit pour-» roient être mus par la même for-"ce avec la même vîtesse & la mê-"me facilité s'ils étoient sans inmertie, Oc.

La nature du corps ou la matiere a donc trois principes qui constituent son essence, scavoir, l'étendue, la force active & la force

4 Z vj



Journal des Scavans: 2196 d'inertie; Mad.... fait voir comment ces trois principes sont la raison suffisante des differens changemens qui arrivent dans les; corps, mais cela ne suffit pas, il faut trouver la raison suffisante de ces trois principes dans les êtres: simples; Mad.... prétend que comme l'étendue n'est qu'une apparence résultante de la pluralité & de l'union des êtres simples qu'on considere simplement en faifant abstraction de toute autre désermination, de même la force motrice & la force d'inertie ne sont. que des phénomenes résultans de la confusion des mêmes êtres simples.

» Chaque être simple étant con» tinuellement en action, & cette
» action ayant une relation, une
» harmonie avec les actions de
» tous les êtres simples, toutes
» ces actions qui conspirent en» semble doivent paroître aux seus
» une seule & même action. Ajust,
» il est impossible que nous puis,
» il est impossible que nous puis,

Décembre , 1740 2197 »-sions nous representer distinctement la force motrice: on la » concevroit distinctement si on pouvoit se representer de quelle » façon la force reside dans un » être simple pour engendrer, en-» fin dans le composé que tous ces "êtres forment par leur aggrégat, » cette force motrice dont les ef-» fets tombent sous nos sens: or » comme nous ne pouvons point u distinguer ces choses les unes des » autres, nous appercevons dans » la force une infinité de choses à » la fois que nous neidistinguons » point, & que par cette raison » nous confondons en une seule, 2, & nous nous representons Jque ce qui résulte de cette cons fulion, qui est une image infiniment differente des réalitez qui » y entrent. Ainsi on voit que la » force motrice telle que nous » nous la figurons & qu'elle tom-» be sous nos sens n'est qu'un phé-» noméne qui ne maît dans nous, » que parce que nous voyons de 2198 Fournal des Squoans;

» très-loin les réalitez qui la con-» stituent, c'est une apparence » comme l'étendue.

» La force passive ou la force » d'inertie est aussi un phénomène, » parce que nous ne voyons point » distinctement le principe passis » qui se trouve dans chaque élé— » ment, ni la façon dont par la » multiplication & la confusion » de toutes leurs resistances relation ves & conspirantes, la force » d'inertie peut résultet dans les » composés.

C'est ici que se termine la partie Métaphysique de cet Ouvrage, & c'est ici aussi que nous terminerons noure premier Extrait, peut-être y mouvera-t-on des endroits obseurs; on ne doit pas les imputer à l'Ouvrage, il est écrit avec beau-coup de clatté & de précision, mais la matière est abstraite & un Extrait a des bornes.

